

Les palais Royaux

Retiré à Beaumont-du-Périgord, Serge Royaux s'est imposé comme un des plus grands décorateurs du XX^e siècle. Adoubé par André Malraux, il a apposé sa griffe aussi bien sur des palais officiels que sur des résidences privées. Il a aussi modernisé les pratiques muséographiques.

L'été prend un tournant caniculaire, mais le parc conserve des douceurs de verdure prodiguées par les lourdes pluies du printemps. Chêne et tilleul centenaires dominent des topiaires de buis. Un mur épais, vestige des remparts de la bastide de Beaumont, délimite un côté de la propriété, tandis qu'en contrebas, la vue plonge sur une vallée qui ondule de vastes forêts. Au cœur du village, la maison d'Anne et de Serge Royaux prend des airs de villégiature isolée. Ses pierres blondes se marient avec les hauts volets blancs et cloutés, qui ponctuent la façade ouest. « Alors que nous venions de nous installer dans cette maison, j'ai voulu faire fabriquer des volets, quand un ami m'a dit que Picasso restaurait le château de Vauvenargues, dont il voulait se débarrasser des volets », raconte Serge Royaux. On a vite compris que les affinités des occupants de cette splendide demeure du XVIII^e siècle, qui conserve des éléments du XIII^e, ne les portent pas vers des chemins de restauration ou de décoration standardisés. Et pour cause. Serge Royaux est un des plus prestigieux décorateurs du XX^e siècle. « Aujourd'hui, on dirait architecte d'intérieur », sourit-il.

Quand il entre aux Beaux-Arts, il se rend compte que ses études ne lui offrent que des perspectives limitées, et passe simultanément les concours de l'École du Louvre et des Arts décoratifs. « Depuis l'âge de onze ans, il voulait être décorateur », témoigne son épouse Anne, rencontrée à l'École du Louvre. Les professeurs de cet établissement ne tardent pas à remarquer les capacités créatives d'un étudiant qui réussit brillamment dans tous les cursus qu'il entreprend. Ils lui offrent de réaliser des stages de présentation d'expositions pour le célèbre musée parisien.

Un pygmalion nommé Malraux

Son talent est si prometteur que le jeune Serge est rapidement recommandé pour entrer au Mobilier national, une institution très sélective dont dépendent plusieurs manufactures comme celle des Gobelins. Elle a pour mission de meubler les bâtiments officiels de la République française, palais, ministères et autres ambassades. C'est pour Serge Royaux le début d'une odyssée artistique qui le verra consacré, des années plus tard, parmi les cent meilleurs décorateurs au monde par la revue américaine *Architectural design*. Le détonateur de son succès a un nom : André Malraux. L'écrivain, proche du général de Gaulle, le prend sous son aile. Il a une telle estime pour son talent que, devenu ministre de la Culture, il l'emploiera dès 1961 comme chargé de mission au Mobilier national, en créant pour Serge un poste carrément sur mesure. « Ah, les rendez-vous de Serge avec Malraux, c'était extraordinaire ! s'amuse encore Anne Royaux. Malraux se mettait à parler, parler tout seul, et à la fin : " Donc, nous sommes d'accord, Royaux, vous marchez ! " »

André Malraux, qui ne craint personne en matière d'intuition, a bien avant cela usé de son aura pour que s'ouvrent des portes au jeune décorateur, comme celles du musée des Arts décoratifs. À la demande de la directrice du Louvre, il y installe en 1957 une exposition du musée de Besançon. La première d'une longue série. Les dents de certains conservateurs de musées commencent à grincer, cette activité étant auparavant leur apanage. Serge Royaux, déjà apprécié comme décorateur, va alors révolutionner la notion, jusque-là sommaire, de muséographie. « Avant, on collait le mobilier contre les murs, on l'accumulait. J'ai toujours

eu le souci de le remettre en valeur dans un cadre qui lui correspondait, en recréant des salles où il pouvait s'intégrer, où il reprenait vie. »

Pour sa mise en scène de la collection Lehman, en 1958 au Musée de l'Orangerie, il dessine les décors du sol au plafond, des rideaux aux sièges. L'exposition connaît un tel engouement qu'on lui demande de la refaire à Cincinnati puis à New York. En 1960, l'exposition « Louis XIV, faste et décors », au Pavillon de Marsan du Louvre qui abrite les Arts déco, est particulièrement remarquée.

Ambassades de France à Santiago-du-Chili, à Pékin, à Washington, la carrière de Serge Royaux lui fait franchir les océans, toujours accompagné par Anne, qui a décidé de le seconder dans ses chantiers accaparants. S'il offre une respiration aux grands musées, Serge Royaux devient aussi un homme de palais dont on s'arrache la sobriété raffinée. Il réveille les splendeurs d'antan à Chambord, ou au Grand Trianon dans le parc du château de Versailles. Au Trianon-sous-bois, où séjourne le général de Gaulle, il réhabilite vingt-deux salles. Les lieux emblématiques de la République ne sont pas en reste, pour lesquels il revivifie des ambiances surannées. L'hémicycle du Palais-Bourbon lui doit la couleur rouge qui enveloppe les fauteuils des députés. Il y révèle aussi les motifs de marbre, occultés par un linoléum, au pied de la tribune.

Louis XVI en Périgord

Serge ne néglige pas pour autant sa clientèle privée. Le couturier Balenciaga fut son premier commanditaire, en 1956. Pour quelques grandes familles, il s'occupe aussi bien de refaire les appartements que de tracer le jardin. Son œil fait merveille dans toutes les situations. Achille Peretti, président de l'Assemblée nationale en 1969, et maire de Neuilly-sur-Seine, lui demande de créer le musée de cette ville dans l'hôtel du défunt Arturo Lopez⁽¹⁾. « À cette époque, les gens connus n'engageaient pas un décorateur pour l'esbroufe, pour figurer dans les pages des magazines. Au contraire, ils réclamaient souvent l'anonymat. »

Lors de ses investigations de muséographe, il découvre dans la poussière des caves des meubles du milieu des années vingt. C'est lui qui remet au goût du jour le style 1925, complètement négligé jusque-là, et fait resurgir les réalisations du décorateur Jacques-Émile Ruhlmann. « J'étais très attiré par les meubles de cette époque, car ils étaient conçus par de grands ébénistes, pas par des industriels. » Il apprécie notamment les essences d'acajou, de palissandre ou d'ébène de Macassar. « J'aime la simplicité des meubles d'acajou, je ne suis pas très porté sur les fantaisies de marqueterie. Pour les tissus, les tapis, c'est pareil, je préfère ce qui est uni, afin d'éviter les ruptures. Il faut une continuité dans les décors. »

Chez lui, à Beaumont-du-Périgord, il a privilégié le style Louis XVI, son préféré, pour respecter ce cadre du Siècle des Lumières. Partout où il a travaillé, il a ainsi tenu à fondre ses décors dans le contexte architectural qui les accueillait. « C'était d'abord le lieu qui comptait, mon nom n'avait pas à s'imposer à lui. La plupart des palais et des musées possédaient un mobilier en réserve, c'est dans celui-ci que je puisais. C'était une période de chamboulement, des meubles pillés durant la guerre étaient restitués. Et je travaillais aussi beaucoup à partir de documents d'époque, pour m'inspirer de la vie des gens. »

Sa maison de la bastide beaumontoise, il l'a de même agrémentée de meubles familiaux. Dans le salon, les miroirs répondent infiniment aux miroirs, avec en leur centre des médaillons aux effigies d'empereurs romains. L'Antiquité est partout, des bustes en marbre jusqu'aux motifs des frises sous les corniches. Une étonnante collection d'obélisques, de tailles et matières variées, envahit tables et buffets. Les boiseries repeintes en blanc, pour « donner un côté campagne », apportent une belle luminosité à la pièce. Blanc aussi, le douillet tapis qui

recouvre un plancher en point de Hongrie. « J'adorais installer des tapis dans les maisons ou les appartements, pour leur côté confortable. Je n'ai jamais oublié que des gens y vivaient ! » Le classicisme et la profusion de tous ces éléments de décoration pourraient ailleurs guinder le climat d'une maison, pourtant il semble faire ici bon vivre, dans un dépouillement visuel revendiqué qui proscriit toute ostentation. « J'ai toujours eu un peu peur du grand luxe. » Une décoration d'intérieur réussie bannit les juxtapositions inutiles, mais se conçoit dans l'unité d'un tout, c'est cette harmonie qui transcende les délicats agencements de Serge Royaux.

De l'abbesse à l'esthète

Son art s'est d'abord exercé sur d'autres demeures du département. Quand Serge Royaux, originaire de Rocroi, dans les Ardennes, décide avec sa femme de quitter Paris, c'est pour mettre le cap au sud et rallier ce cher Périgord, qui n'a cessé de palpiter dans sa mémoire. En 1939, la déclaration de guerre contraint l'adolescent à se réfugier en Dordogne. Il est inscrit au collège à Bergerac, et c'est même dans la pourpre sous-préfecture qu'il obtient son bac. De retour en 1953, il investit une superbe bâtisse de Saint-Jean-d'Estissac, dont il compose le jardin. La demeure ne perd pas en notoriété à sa revente, puisque c'est le fameux céramiste Pol Chambost qui se porte ensuite acquéreur de cet Hospice de Malrigou.

Le couple vient en effet d'avoir le coup de foudre pour La Sudrie, un petit château XVIII^e situé à proximité, près du village de Bourrou. Le style Royaux, dont témoigne une bibliothèque peinte d'un vert délicieusement patiné, va de fait s'imposer de nouveau, à l'intérieur comme à l'extérieur. À l'heure où sonne la retraite, même si le mot n'a guère de signification pour cet infatigable créateur qui continuera de faire des voyages de travail à Paris jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, Anne et Serge Royaux rejoignent leur demeure de Beaumont.

La maison abritait à l'origine l'abbesse d'un proche couvent, qui tirait ses opulents revenus en confisquant les dots des jeunes protestantes qu'on forçait à se convertir au catholicisme. Autre temps, autre atmosphère, aujourd'hui tout y reflète la vie artistique et les goûts d'hôtes subtils. Les murs d'un imposant escalier sont rythmés de vieux dessins d'architecture, énième passion de cet homme lui-même passionnant. De l'autre côté de la large cloison, la bibliothèque expose encore, rangées homogènes de sages reliures, les livres juridiques de plusieurs générations de Royaux-Dehant, le nom complet de Serge. Si les années ont peu à peu immobilisé son corps dans un fauteuil, son visage s'anime d'une espiègle mobilité quand il dit : « Nous sommes une famille de notaires depuis 1632, j'étais donc la honte de la famille ! » Une honte si joliment transcendée qu'elle laissa d'inoubliables empreintes sur l'art de vivre d'une époque.

Hervé Brunaux

⁽¹⁾ Fameux mécène, riche collectionneur, le Chilien Arturo Lopez fut une figure du Paris artistique de l'après-guerre.